

Femmes turques et immigration

Asuman SEMIZOGLU PLOUHINEC

Si l'aventure de l'immigration rappelle et/ou continue celle de l'exode rural, les enjeux n'y sont pas toujours les mêmes pour les hommes et les femmes. A travers l'exemple de l'immigration turque, l'auteur passe en revue les différents enjeux pour la femme : sociaux (l'accès au modèle petit bourgeois urbain), familiaux (émancipation du statut traditionnel), personnels (le changement de l'image de soi).

Les acteurs des migrations internationales de la force de travail sont des hommes. L'aventure migratoire des femmes est celle de la "famille rejoignante". En effet, la plupart des femmes immigrées sont arrivées en France par le biais du "regroupement familial", droit reconnu au travailleur résident de demander — à condition de disposer des revenus suffisants et d'un logement conforme aux normes requises — que son conjoint et ses enfants de moins de 18 ans le rejoignent dans le pays d'accueil pour y résider.

L'immigration des hommes comme celle des femmes est le déploiement à l'échelle mondiale de l'exode rural local. Mis en difficulté par les mutations brutales des structures agraires, les paysans des pays en voie de développement cherchent à s'expatrier dans l'espoir d'accéder à de meilleures conditions d'existence économiques et sociales. Pour la grande majorité des migrants, l'émigration constitue le passage du statut d'exploitant agricole à celui d'ouvrier d'industrie. Pour la "famille rejoignante", elle est le début d'un lent processus d'intégration dans la vie urbaine.

Le travailleur migrant est porteur d'un projet où le travail occupe la place essentielle. C'est par sa capacité de travail, par une gestion minutieuse de son budget, par des sacrifices, qu'il entend assurer pour lui et pour les siens une mobilité sociale ascendante. Cet espoir de pouvoir réaliser une promotion sociale distingue — entres autres aspects — l'exode rural transfrontalier de l'exode rural qui se réalise à l'intérieur d'un pays en voie de développement.

Enjeux sociaux

Comment la femme immigrée se situe-t-elle par rapport à ce projet migratoire ? Comment évolue son rôle et son statut dans la famille et dans la société à travers l'expérience de l'immigration ? C'est à travers l'exemple de la femme immigrée turque que je chercherai à apporter quelques éclaircissements à ces questions.

L'immigration des familles turques s'est développée en France à partir des années 1975. Elle a continué avec l'arrivée de 5 191 personnes en 1989 et 4 713 en 1990, soit 15% et 12% des arrivées de membres de familles étrangères dans le cadre du regroupement familial. Actuellement, environ 160 000 turcs vivent en France, dont la moitié est constituée de femmes et d'enfants.

Pour un petit nombre de ces femmes, le départ lointain du mari à la recherche d'un emploi a été l'occasion d'exercer des responsabilités de chef de famille et de chef d'exploitation agricole. Mais pour la majorité, ce départ s'est traduit par une dépendance accrue par rapport à la famille élargie traditionnelle, système familial encore dominant dans l'espace rural turc.

La demande de regroupement familial a été pour beaucoup d'entre elles un événement marquant positif qui atteste que le conjoint a réussi à s'implanter dans son nouvel espace de vie. Elle signifie aussi que ce dernier n'a pas rompu son attachement affectif à sa famille.

La promotion que cette femme paysanne entrevoit dans l'immigration trouve un modèle dans la famille conjugale de la petite bourgeoisie urbaine turque. L'accès

à ce modèle lui semble possible grâce au confort que lui offrira l'infrastructure socio-économique d'un pays riche (logement HLM, eau chaude, chauffage central...). De plus, le salaire apporté par le chef de famille suffit dans un premier temps à satisfaire les besoins du ménage modelés dans le contexte d'une formation économique et sociale moins développée.

Aussi, une relative oisiveté de la femme, caractéristique des couches moyennes urbaines traditionnalistes de Turquie apparaît comme étant objectivement réalisable. Devenue femme d'ouvrier, la femme immigrée pourra ainsi échapper aux conditions de vie peu enviables de la femme turque des quartiers de bidonvilles. L'émigration est un phénomène socio-économique qui marque la conscience collective turque à la

fois comme une immense chance et une terrible humiliation. Mais la femme immigrée trouvera dans l'expatriation une compensation personnelle en y développant une stratégie de distinction par rapport à son groupe d'appartenance resté au pays. Devenue femme d'ouvrier, elle quitte non seulement la dure condition de la paysannerie, mais elle nourrit désormais l'espoir d'échapper à la condition ouvrière.

Enjeux familiaux

Au sein de la communauté villageoise, le rôle et le statut de la femme ne se conçoit qu'à l'intérieur du groupe familial. La jeune femme mariée y assume le triple rôle de belle-fille, d'épouse-mère procréatrice (les deux termes étant étroitement liés) et de main-d'œuvre

familiale. Elle connaît une existence dure, contribue au travail agricole, assume des corvées quotidiennes nécessitant souvent une dépense physique importante. Elle peut certes chercher à acquérir du pouvoir au sein de cette famille rurale patriarcale, mais elle n'aura d'autorité socialement validée qu'en devenant elle-même belle-mère. Alors que les références du mode de vie des couches moyennes urbaines se répandent grâce aux médias et à la scolarisation, la femme paysanne se montre frustrée de sa situation d'inconfort et de dépendance par rapport aux femmes plus âgées de la famille et par rapport aux hommes. L'émigration lui offre précisément l'occasion de renégocier son rôle et son statut à l'intérieur de la famille.

La classe politique de la Turquie laïque s'est particulièrement attachée, depuis la création de la République (1923), à aménager un cadre légal pour permettre la participation de la femme à l'espace public, en même temps qu'elle établissait l'égalité des sexes devant la loi dans le droit privé. L'élite politique a considéré l'évolution de la femme dans la sphère publique et privée selon les normes des sociétés occidentales comme un signe de développement au même titre que l'industrialisation ou la scolarisation. L'histoire de la femme turque ne connaîtra pas de confrontation avec les pouvoirs publics pour l'acquisition des droits. Aussi, les obstacles à une évolution positive de la femme sont identifiés dans la structure de la famille traditionnelle villageoise et les valeurs qu'elle véhicule. La femme paysanne considère ainsi son émancipation comme une affaire privée.

Avec l'urbanisation, le réseau familial se distend, l'éloignement de la hiérarchie familiale diminue le poids du contrôle du groupe sur les individus, et accélère l'établissement de nouvelles relations au sein de la famille, en particulier entre les époux. La femme est amenée à assumer auprès du conjoint les rôles normalement assumés par la famille élargie (les parents et la fratrie de celui-ci). C'est l'apparition du couple dont la femme cherchera à tirer profit pour se donner de nouveaux rôles.

A l'instar de la femme de la petite bourgeoisie de la Turquie, la femme immigrée cherchera à consolider sa place comme épouse-mère/éducatrice de ses enfants-maîtresse de maison. Elle assumera avec sérieux et sévérité sa



fonction de mère, étant entendu qu'elle n'est plus la procréatrice qui veille aux soins des tout-petits, mais devient mère/éducatrice des enfants. Certes, dans l'immigration, elle exerce ses responsabilités avec des références éducatives qui sont parfois bien éloignées de celles de la société environnante, mais elle les exerce avec assurance. Ce nouveau rôle lui donne un pouvoir certain au sein de la famille. Ainsi, elle assume le rôle des anciens, mais aussi celui du père, bien souvent absent. Grâce à son nouveau rôle, la femme immigrée s'érige en détentrice des valeurs et des références fondatrices

du groupe d'appartenance, elle gère, contrôle, sanctionne toute déviance qui pourrait menacer l'unité de la famille.

L'image de la "ménagère", maîtresse de maison, représente un modèle idéal pour la femme immigrée turque. Elle s'attache à enrichir ses savoirs-faire domestiques (couture, cuisine, utilisation de nouveaux ustensiles de cuisine...) au cours des réunions fréquentes qui regroupent quasi-quotidiennement les femmes turques d'un quartier au domicile de l'une d'entre elles. Le rôle et la fonction de ménagère est d'autant plus valorisé par l'environnement que la production

domestique détermine fortement la capacité d'épargne du ménage car la consommation marchande sera d'autant plus faible que la production domestique sera élevée. En assumant consciencieusement son rôle de ménagère, la femme contribue ainsi à la réalisation des objectifs du projet migratoire : épargner, et s'enrichir pour se donner un avenir.

Si le chômage prolongé du mari contraint de plus en plus de femmes à rechercher un emploi salarié, cette démarche ne s'accompagne aucunement d'un discours qui lui donnerait un sens émancipateur lié à l'autonomie financière de la femme. Le travail féminin est valorisé lorsqu'il se situe dans le champ de l'entreprise familiale. Le travail salarié est par définition dépendant et se réalise la plupart du temps dans un espace mixte. Le travail de la femme est vécu comme un pis-aller nullement sublimé.

Enjeux personnels

La femme migrante venant de Turquie considère l'immigration comme une promotion de son statut de femme. Mais l'image positive qu'elle peut avoir d'elle-même n'est pas confortée par la société globale. La société post-industrielle a intégré la conception très "personnaliste" des revendications féministes des années soixante. Les femmes se perçoivent désormais en tant qu'être humain ayant le droit de développer toutes leurs potentialités sans accepter les limitations traditionnelles qui lui étaient jusqu'alors imposées. Si le modèle égalitariste n'a pas eu un écho favorable auprès de la femme immigrée turque, ce n'est pas parce que ce modèle n'est pas objectivement et immédiatement acceptable par le groupe d'appartenance, mais essentiellement parce qu'elle y entrevoit une perte de féminité, pourtant nouvellement exprimée.

Cette inadéquation entre l'image positive que la femme immigrée turque a de son évolution et l'image de stagnation dans la tradition que la société d'accueil lui renvoie ne motive guère ces femmes pour s'ouvrir et échanger. Elles fuient ce regard négatif qui ne reconnaît pas qu'elle est, elle aussi, actrice de sa trajectoire. La femme immigrée turque se sent stigmatisée par le regard que la société d'accueil pose sur elle. ■

